



HAL
open science

Les vertus du cycle

Claire Revol

► **To cite this version:**

Claire Revol. Les vertus du cycle : rythmanalyse et représentations des saisons urbaines à partir de la pensée de Henri Lefebvre. Hélène Subrémon; Alain Guez. Saisons des villes, Donner Lieu, pp.56-71, 2013, 978-2-9532093-7-2. halshs-02010602

HAL Id: halshs-02010602

<https://shs.hal.science/halshs-02010602>

Submitted on 4 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claire Revol

"Les vertus du cycle: Rythmanalyse et représentations des saisons urbaines à partir de la pensée de Henri Lefebvre" in *Saisons des villes*, sous la direction de Alain Guez et Hélène Subrémon, ed. Donner Lieu, 2013;

« Le calendrier des fruits est le calendrier de la Rythmanalyse »

Gaston Bachelard, *la dialectique de la durée*, PUF, 1950, p147

Les rythmes sont une entrée privilégiée pour étudier la temporalité propre aux saisons dans la ville ou le milieu urbain. Henri Lefebvre a longtemps rêvé d'une rythmanalyse qui puisse les révéler, et leur a consacré la fin de sa vie, après une œuvre monumentale sur l'espace et le phénomène urbain. En particulier, deux catégories souvent mises en avant semblent intéressantes et particulièrement adaptées: le cyclique et le linéaire. Le rythme des saisons, rythme cyclique et naturel par excellence, aurait tendance à disparaître dans la société urbaine. Mais les vertus du cycle font leur réapparition dans les représentations: simulacre ou métamorphose? Quelles résonances avec les pratiques urbaines?

Rythmes cycliques et répétitions linéaires dans l'œuvre de Lefebvre

Dans un chapitre intitulé « notes sur la ville nouvelle » de *Introduction à la modernité*, Henri Lefebvre illustre le changement radical opéré par l'urbanisation moderne en comparant le bourg à caractère médiéval de Navarrenx, dans les Pyrénées, à la ville nouvelle de Mourenx bâtie selon les principes de la Charte d'Athènes. Le bourg ancien semble secrété par la vie de la communauté pastorale, par la répétition de gestes réglés par le labeur saisonnier, qui le modèlent au fil du temps et des changements apportés par l'histoire. L'espace ainsi approprié crée une médiation entre la nature et les hommes, tandis que les relations sociales sont tissées de rites millénaires qui sont associés aux rythmes des saisons et qui constituent la trame du temps social. André Varagnac avait relevé les caractéristiques de ces genres de vie, qui ne sont pas la répétition monotone de traditions immémoriales mais des dynamiques qui, par des rites de passage entre les saisons, assurent la fertilité de la terre donc la subsistance de la communauté par l'échange symbolique entre les vivants et les morts. On voit donc l'importance de ces rythmes cycliques dans les sociétés dites agraires ou traditionnelles, dont les répétitions assurent le renouvellement. De même dans la Cité antique, « passions et rythmes, cycles du temps et de l'espace s'accordaient »¹. Il en est tout autrement dans les machines à habiter de la ville nouvelle. La répétition des gestes du travail et de la vie

1 Henri Lefebvre, *Introduction à la modernité*, p127

quotidienne, loin de servir la médiation entre la nature et la société et celle des hommes entre eux, les sépare selon des fonctions distinctes et sert l'accumulation du capital, selon une logique temporelle linéaire. La ville nouvelle, clone s'érigé partout et nulle part sur une *tabula rasa*, est le stéréotype de cette logique temporelle linéaire propre, selon Lefebvre, à la ville moderne. C'est le processus d'abstraction de l'espace et du temps social qu'il décrira plus tard dans *La Production de l'espace*. La ville n'est plus une œuvre unique mais un produit répétable, issu d'acte répétitifs, diluée bientôt dans un urbain généralisé.

La dernière partie de l'œuvre de Lefebvre, consacrée à la rythmanalyse, s'attèlera à débusquer ce même processus d'abstraction au cœur des temps sociaux, même si le temps sera toujours associé à l'espace. Ainsi, depuis ses premières mentions², la rythmanalyse est présentée comme l'étude de l'interaction, l'interférence ou l'union conflictuelle des rythmes cycliques et des processus de temps ou rythmes³ linéaires qui permet de saisir les modalités concrètes du temps social. Le cyclique recouvre les grands rythmes cosmiques et vitaux, qui proviennent plutôt de la nature, alors que le rythme linéaire est caractéristique de la machine, et en premier lieu du tic-tac de l'horloge qui introduit le temps quantifié et homogène dans le monde moderne. Ces catégories recouvrent une grande variété de phénomènes, cependant il ne s'agit pas de décrire le temps des sociétés traditionnelles comme un temps cyclique par opposition au temps moderne linéaire, car l'organisation sociale introduit toujours une linéarité dans le temps, par le déroulement de son calendrier et de son histoire. Pour Lefebvre, il s'agit plutôt de saisir quels accords révèlent ces rythmes. Quand le rythmanalyste tend l'oreille, il peut saisir cette musique du monde qui le révèle.

En l'occurrence, il décèle dans la temporalité propre à la société moderne un écrasement des rythmes cycliques sous le répétitif linéaire. Le temps s'homogénéise, la ville vit un temps continu et successif, séparé de l'espace. Ainsi les cycles ont tendance à se gommer, que ce soient les rythmes circadiens, ceux de la semaine, ou ceux qui nous intéressent, les rythmes des saisons. On pourrait décrire ici la multitude de stratagèmes que déploie la société moderne pour les effacer, que ce soit par la climatisation l'été et par les plans neige l'hiver qui relèvent d'une phénoménologie de la saison urbaine⁴, ou encore par les vacances au soleil qui permettent d'oublier le ciel gris. Le transport rapide permet de se désaisonnaliser. Cette logique s'imprime à la fois dans la production et dans la consommation urbaine. L'écrasement des cycles est d'autant plus sensible dans la production agricole, le végétal étant lié de manière irréductible à ces variations saisonnières. Les fruits et les légumes sont consommés hors-saisons grâce au transport, voire même produits à contre-saison grâce à des techniques modernes, comme la serre chauffante. Alors le calendrier des fruits, cher à Bachelard, s'efface: la fraise n'annonce plus le printemps, et sa consommation n'offre plus les

2 Notamment dans *Critique de la vie quotidienne* 2, 1961, et 3, 1981

3 Parfois Lefebvre parle de rythmes linéaires, parfois il ne reconnaît pas au linéaire une rythmicité

4 Cf intervention colloque – Luc Gwadzinski

mêmes vertus. C'est ce que l'on peut appeler la ville hors-sol, qui s'extrait de toutes les conditions mésologiques qui avaient jusqu'alors façonné son existence.

Les rythmes cycliques persistent pourtant. Lefebvre dit même que les rythmes cycliques résistent. La crise environnementale est là pour nous le rappeler, les dérèglements climatiques interrogent de manière profonde notre rapport au temps. Se pose alors la question de réinscrire la ville dans les temporalités saisonnières propres à son milieu, de retrouver cet accord avec la nature et avec ses cycles. Le rapport de la ville au végétal est interrogé. Si l'on suit l'exemple de la consommation de fruits, celle-ci est devenue un symbole du respect du cycle des saisons, relayée par de nombreux discours écologistes. Mais peut-on encore dire que le calendrier des fruits est le calendrier de la rythmanalyse dans un monde urbain? Le respect des cycles peut-il constituer une norme pour la pratique sociale, sur la base de ses vertus? Est-il le temps approprié dont rêve Lefebvre? N'est ce pas réifier la nature que de la résoudre à des cycles intangibles? Il semble que *La Production de l'espace* offrait une compréhension dialectique plus convaincante qui éviterait le face à face entre nature et culture, entre rythmes cycliques et temps linéaires. Ceci nous invite à considérer l'idée de vertu du cycle comme une représentation du rythme de la saison, et de voir comment elle joue dans la construction de la temporalité qui se veut durable, ou du moins saisonnière, de la ville contemporaine.

Vers des rites urbains saisonniers? Le cycle comme représentation

Les pratiques liées aux célébrations des saisons en ville luttent contre la désynchronisation générale des temps à laquelle on assiste dans la société contemporaine. La synchronisation peut être créée par l'évènement collectif, la fête permettant l'illusion d'être à nouveau ensemble, comme le montre Benjamin Pradel⁵. L'urbanisme temporaire et temporel symbolise les saisons par des simulacres localisés, qui se répètent désormais dans différentes villes, ces représentations de la saison par des attributs permettant l'action planificatrice. Mais ces nouvelles fêtes ne parviennent pas à retrouver l'unité sociale dans des métropoles multiples et différentielles. Ce n'est pas la fête dont rêvait Henri Lefebvre en songeant à la Commune de Paris.

De même il est possible que la consommation des fruits, canal privilégié de notre rapport au végétal et donc aux saisons par leur représentation cyclique, prenne la forme de rituels c'est-à-dire d'une action normée, qui a une raison d'être d'ordre symbolique. Songez à la manière dont l'arrivée des fraises sur le marché au printemps est orchestrée, ou les légumes de saison exposés dans les magasins. Le respect du cycle des saisons par la consommation des fruits est érigé en valeur. Il s'agit, pour celui qui pratique ce rituel, d'être en phase non seulement avec la nature, par l'intermédiaire du fruit, mais aussi avec les autres, par l'inscription dans un système d'échange grâce

5 Cf intervention saisons des villes, Benjamin Pradel

à des choix de consommation. La saison est consommée pour ses bienfaits (on invoque souvent la santé). Mais le rituel marchand n'est pas là pour nous rappeler que nous devons mourir, par comparaison avec le rite traditionnel de passage entre les saisons qui effectuait un échange symbolique entre les vivants et les morts. Les représentations des saisons, auparavant liées, comme l'a montré Thierry Paquot⁶, aux âges de la vie et à la mort, sont alors détachées de la mort et de la vie alors qu'elles s'étaient constituées pour leur donner un sens. La mort reste de plus en plus écartée de la ville⁷. Ces représentations n'ont également pas de place dans le travail et la production qui n'est pas rythmé par les saisons, donc elles assimilent généralement⁸ la saison ou le cycle à une consommation ou à un loisir.

On pourrait rapprocher ce phénomène de l'analyse que Henri Lefebvre faisait de la consommation de la nature durant les vacances⁹. Les qualités de la nature, même si elle sont factices ou de l'ordre du signe, sont exigées lors de sa consommation. Les vacances sont le temps de la réappropriation du corps, satisfait par une consommation saine. La société contemporaine cherche à retrouver les qualités et la détente à l'intérieur même de l'espace de production et de consommation qui est l'espace urbain, ce qui se manifeste à la fois dans l'achat de produits « santé » et dans une attention de plus en plus portée au corps et à ses soins. Le système capitaliste sait comment intégrer ses contradictions, et on sait comment Lefebvre aurait nommé ce phénomène: aliénation.

Ceci ne met pour autant pas en cause les représentations des saisons, ni le projet de réintégrer la ville dans son milieu, mais la manière dont les représentations entrent dans la pratique sociale, notamment lorsqu'elles rentrent dans un jeu de valeurs et de conventions sociales, de rituels. Dès lors, il semble qu'il ne faut pas seulement présenter les rythmes cycliques comme un recours face à l'écrasement du linéaire, mais interroger la production des espaces et des temps par les rythmes.

Représentations et pratiques, production des espaces et des temps urbains

Pour mieux discerner les distinctions entre représentations et pratiques et pouvoir appliquer avec un recul critique les catégories de cyclique et de linéaire pour penser les saisons des villes, nous pouvons nous inspirer de la manière dont Lefebvre faisait jouer ces catégories de manière dialectique dans *La Production de l'espace*. Loin de se préoccuper uniquement de l'espace, Lefebvre remarque toujours que espace et temps sont indissociables, et les rythmes y jouent déjà un grand rôle. La problématique de la genèse de l'espace place les rythmes à la fois dans les processus qui le produisent (répétition des trajets quotidiens, travail productif de construction), et dans l'observation

6 Cf intervention saisons des villes, Thierry Paquot

7 « les temps urbains de la vie et de la mort », in *Le quotidien urbain. Essais sur les temps des villes*, Paquot (s.dir.)

8 Sauf dans le cas d'un travail social de lien avec le producteur, au marché ou par exemple dans les AMAP

9 Lefebvre, *La production de l'espace*, p408

de l'espace produit, avec sa complexité, ses flux, ses changements perpétuels et ses temporalités. En tant que modalité du temps concret, le rythme est au cœur de la dynamique de l'espace et du temps, et peut donc être analysé selon les mêmes moments dialectiques que l'espace. Nous rappelons que Lefebvre discernait les pratiques spatiales ou espace perçu dans la vie quotidienne, des représentations de l'espace ou espace conçu. Celui-ci tend à la formalisation et est utilisé de manière instrumentale, notamment par la planification. Enfin, les espaces de représentation ou espaces vécus à travers les images et les symboles qui les accompagnent, sont la source de représentations esthétiques et sont souvent hérités d'une longue culture.

Il semble que les écrits de Lefebvre sur les rythmes cycliques et linéaires concernent plusieurs moments de ces triades de l'espace. Il y a plusieurs dimensions que peuvent être qualifiées grâce à cette opposition entre le cyclique et le linéaire. Certaines ont trait à la pratique spatiale et temporelle des sociétés. On peut observer ces rythmes quotidiens ou saisonniers, les décrire grâce à des observations, une phénoménologie. Ce sont les pratiques des saisons en ville dans leur variété voire leur caractère contradictoire. Certaines ont trait à des représentations, qui interviennent quand on pose la question des « bons rythmes » de la ville par rapport à son milieu. Des savoirs tels que la chronobiologie ou l'écologie peuvent alimenter ces descriptions. En particulier l'idée d'écrasement du cyclique par le linéaire et de résistance du cyclique fait partie d'une représentation. Celle-ci peut en retour guider des pratiques ou des actions sur l'espace (par exemple lors de la conception d'un événement, d'une fête, pour répondre à des problèmes détectés et appréhendés par des représentations). L'idée même de cyclique et de linéaire sont déjà des représentations qui qualifient des réalités. Les représentations ne sont pas en elles-mêmes bonnes ou mauvaises, ni vraies ou fausses, cependant il faut voir comment elles s'impriment dans les pratiques. Elles sont enfin reliées à des équivalents des espaces de représentation au niveau temporel et rythmique. C'est le cas des symboles reliés au cyclique et à l'harmonie rendue possible par un temps et un espace approprié. C'est aussi le domaine des arts qui s'expriment par le rythme comme la musique. Comme nous l'avons vu avec Thierry Paquot¹⁰, les saisons ont une grande importance dans les arts, qui en déclinent les qualités et sensations. Ces images subsistent souvent à travers les siècles. A ce titre, il est intéressant de souligner que Bachelard, qui explore les coins, les coquilles et les tiroirs des espaces de représentation dans *La Poétique de l'espace*, nous a fourni ici cette intuition de l'importance du fruit et du végétal pour la temporalité saisonnière dans *La dialectique de la durée*. Si nous ne sommes plus dans une société agraire qui cultive ce qu'elle consomme, ces symboles persistent néanmoins dans les représentations, notamment l'idée que la fraise est le symbole du printemps.

10 Intervention saisons des villes, T Paquot

Le jeu de ces trois moments permet de comprendre les enjeux et les pièges des représentations attachées à ces rythmes cycliques que sont les saisons. Elle permet à la fois d'interroger les simulacres d'une temporalité saisonnière renouvelée dans la ville, issue de l'absorption rapide des contestations de l'ordre urbain contemporain au nom de l'environnement, et de plaider pour une réappropriation des temporalités propres à la vie, dont les saisons font partie, et qui nécessitent une métamorphose de la société urbaine. Notre condition existentielle, celle d'être un mammifère, et de se nourrir de plantes, nous invite à considérer particulièrement les saisons. La production et la consommation de nourriture, par une agriculture intégrée dans la société urbaine, semble une entrée essentielle de la réappropriation des saisons dans les villes. Ainsi, il ne s'agit pas de présenter le cycle des saisons comme possédant des vertus à respecter, qui s'inscrivent dans un rituel de consommation, mais de produire un espace urbain qui se soucie à nouveau des fruits de la terre.

Bibliographie

Bachelard, Gaston. *La dialectique de la durée*. Nouvelle édition. Paris: Presses universitaires de France, 1950.

Lefebvre, Henri. *Introduction à La Modernité : Préludes*. Paris: Les éd. de Minuit, 1962.

Lefebvre, Henri. *La Production De l'Espace*. Paris: Éditions Anthropos, 1974.

Lefebvre, Henri. *Critique De La Vie Quotidienne 3. De La Modernité Au Modernisme*. Paris: l'Arche, 1981.

Lefebvre, Henri; Régulier, Catherine. "Le Projet Rythmanalytique." *Communications* 41.1 (1985), pp191-199

Lefebvre, Henri. *Eléments De Rythmanalyse : Introduction à la connaissance des rythmes*. Paris: Éd. Syllepse, 1992.

Paquot, Thierry (s. dir.). *Le Quotidien Urbain. Essais sur les temps des villes*. Paris: la Découverte Institut des villes, 2001.

Varagnac, André. *Civilisation traditionnelle et genres de vie*. Paris: Albin Michel, 1948.